

Lu d'ailleurs

Michaël Löwy

Directeur de recherches au CNRS

Otto Bauer et l'autonomie culturelle

Ce texte est extrait de Michael Löwy, *Patries ou Planète? Nationalismes et internationalismes, de Marx à nos jours*, Lausanne, Page 2, 1997

Un des lieux communs du prêt-à-penser d'aujourd'hui est l'affirmation que le marxisme a ignoré la question nationale (un véritable « trou noir » de la théorie). Or, s'il est indéniable que les marxistes ont souvent sous-estimé l'importance des problèmes nationaux, il n'en reste pas moins que l'on trouve, dans la littérature marxiste, des contributions de grande valeur (sinon incontournables) dans ce domaine. C'est le cas notamment de l'ouvrage « classique » d'Otto Bauer, *La Question des nationalités et la social-démocratie*.

Publié en 1907 (mais traduit en français seulement 80 années plus tard!), ce livre se situe dans un contexte historique et politique précis: la tentative du courant austro-marxiste – représenté par le Parti social-démocrate autrichien – de sauver le cadre multinational de l'État austro-hongrois par une réforme accordant à toutes les nationalités (Hongrois, Allemands, Tchèques, Slovaques, Croates, etc.) l'*autonomie nationale culturelle* – c'est-à-dire la possibilité, pour chaque communauté nationale, de s'organiser en corporation juridique publique, avec une série d'attributions culturelles, administratives et légales¹. Ce programme était, comme l'on sait, voué à l'échec. Suite à la défaite militaire de l'Empire et à la révolution de 1918, l'État multinational austro-hongrois s'est décomposé en plusieurs États nationaux indépendants. Dès janvier 1918, Otto Bauer constatait l'inadéquation, face à la montée des aspirations nationalistes, de cette stratégie et proposait, dans le programme de la gauche qu'il a rédigé à ce moment, la reconnaissance du droit des peuples à l'auto-détermination (et donc à la séparation étatique).

Cela dit, on peut légitimement s'interroger, aujourd'hui, face au déchaînement des mouvements séparatistes ou expansionnistes avides d'« homogénéité nationale », si l'autonomie régionale et l'autonomie culturelle, dans le cadre de fédérations multi-nationales (fondées sur l'adhésion volontaire), n'est pas souvent une solution plus rationnelle et plus humaine. Si le droit démocratique à l'auto-détermination est incontournable, comment l'appliquer dans

des territoires où les nations sont étroitement imbriquées, sans provoquer des ravages, des massacres et des « purifications ethniques » ?

Quoi qu'il en soit, l'intérêt du livre de Bauer dépasse le cadre de la stratégie politique concrète qu'il proposait pour affronter les complexes questions nationales de l'Europe centrale. Il résulte avant tout des concepts originaux et des analyses lucides qu'il développe pour rendre intelligible le phénomène national, et pour rendre compte de sa nature socio-historique.

Cela ne veut pas dire que ces analyses ne comportent pas de faiblesses et des limites, typiques de l'époque et du contexte culturel. Comme le rappelle Claudie Weill dans sa préface à la traduction française du livre, Bauer partage avec les autres marxistes de la Deuxième Internationale tout un univers mental. Pour s'opposer aux théories métaphysiques de la nation, il croit utile de faire appel à Darwin et aux principes de la sélection naturelle. De même, il n'échappe pas aux « illusions du progrès » dans sa vision de l'avenir des nations². Cela est particulièrement visible dans ses remarques sur la nation juive, dont il prévoit, comme tant d'autres marxistes (notamment juifs!), l'assimilation à brève échéance – ce qui n'empêchera pas les socialistes juifs du *Bund* de se réclamer de ses analyses et de son programme d'autonomie nationale culturelle³. D'une façon générale il ne prévoit nullement les dangers que peut apporter la montée des nationalismes. Mais qui pouvait imaginer, à l'aube du xx^e siècle, les guerres mondiales et les génocides qui allaient se succéder sans répit, au nom de la nation (et/ou de la race), faisant de ce siècle le plus sinistre de l'histoire de l'humanité ?

Malgré ces défauts – et la nature assez problématique du concept de « caractère national », qui occupe une place privilégiée dans son dispositif théorique – l'œuvre de Bauer ne reste pas moins un monument d'intelligence critique et de rationalisme humaniste. En définissant la nation comme le résultat d'une *communauté de destin historique*, comme le « produit jamais achevé d'un processus constamment en cours », il se situe en opposition irréductible au conservatisme national, aux mythes réactionnaires de la nation « éternelle », et à l'idéologie raciste.

Dénonçant le « fétichisme du caractère national », les doctrines qui érigent le fait national en une essence immuable et constante, Bauer fait de la nation une *réalité historique ouverte*: « À aucun moment l'histoire d'une nation n'est achevée. Le sort, en se transformant, soumet ce caractère, qui n'est évidemment rien d'autre qu'une condensation du destin passé, à des changements continus (...). Par là, le caractère national perd aussi son prétendu *caractère substantiel*, c'est-à-dire l'illusion que c'est lui l'élément durable dans la fuite des événements. (...) Placé au milieu du flux universel, il n'est plus un *être* persistant, mais un *devenir* et une disparition continus ».⁴

Grâce à cette méthode éminemment *dialectique*, Bauer déconstruit les conceptions *métaphysiques* de la nation : ce qu'il appelle le « matérialisme national », qui prétend faire d'une substance raciale, héréditaire et immuable, le fondement de la nation (Gobineau), ainsi que le « spiritualisme national », qui attribue à un mystérieux « génie du peuple » le comportement des individus d'une même nation – par exemple, la thèse qui explique par « l'esprit du peuple juif », « la disposition à l'abstraction des Kohn, Meyer, Löwy et autres »⁵.

Cette posture *historiciste* (au sens que Lukacs ou Gramsci vont donner à ce terme) donne au livre de Bauer une supériorité méthodologique réelle, non seulement par rapport aux autres auteurs austro-marxistes comme Karl Renner (à tendance excessivement juridico-administrative), mais aussi par rapport à la plupart des auteurs marxistes de la période, dont les écrits sur la question nationale pèchent par économicisme, ou par leur caractère abstrait et figé – comme par exemple la célèbre brochure de Staline, avec la définition en quatre points (langue, territoire, économie, formation psychique), destinée à devenir un véritable lit de Procuste et un obstacle redoutable à toute réflexion concrète. Dans la mesure où la méthode de Bauer implique à la fois une explication historique des configurations nationales présentes, et une compréhension de la nation comme processus, comme mouvement de transformation permanente, elle lui permet aussi de dépasser l'erreur d'Engels en 1848-50 : le fait qu'une nation (comme les Tchèques) « n'a pas eu d'histoire » (comme État autonome), ne signifie pas nécessairement qu'elle n'a pas d'avenir. Le développement du capitalisme produit en Europe centrale et dans les Balkans non l'assimilation mais le réveil des nations prétendument « sans histoire » (curieusement Bauer n'a pas étendu cette analyse au cas juif).

Qu'est-ce qu'une nation ? Bauer ne craint pas de proposer, dans le 10^e chapitre de son livre, une « définition complète » : « La nation est l'ensemble des êtres humains liés par la communauté de destin en une communauté de caractère »⁶. Essayons de cerner de plus près ce concept de *communauté de destin* (*Schicksalsgemeinschaft*), qui occupe une place centrale dans sa théorie. Georges Haupt observe avec raison que le postulat méthodologique de Bauer le conduit à combiner les catégories néo-kantiennes avec celles du matérialisme historique : « Au néo-kantisme il emprunte le principe d'individualité nationale qui inclut la spécificité historiquement forgée et la permanence historique d'une nation. Il a recours au marxisme pour définir en termes de classe, de rapports et de forces de production le contenu, la nature et les forces sociales des changements intervenus⁷ ».

Mais encore plus important que le néo-kantisme pour son outillage conceptuel est l'apport de la sociologie allemande, et en particulier de Ferdinand Tönnies, dont le célèbre ouvrage *Gemeinschaft und Gesellschaft* (*Communauté et*

Société) de 1887 est sans doute la source immédiate du concept de *communauté de destin*. Pour Tönnies, la communauté est fondée sur une « volonté essentielle » (*Wesenswille*), tandis que la société est structurée par une « volonté arbitraire » (*Kürwille*). Tandis que la *Gemeinschaft* (famille, clan, village) est réglée par des coutumes, des mœurs et des rites, par des rapports d'entraide et de confiance mutuelle, et unifiée par une *Kultur* commune (religion, art, morale), la *Gesellschaft* (grande ville, usine, État) est mue par le calcul, le gain, le profit, le contrat et la compétition, dans le cadre du développement irréversible de la *Zivilisation* (le progrès technique, scientifique et industriel).

Bauer reconnaît dans une note sa dette envers « l'excellent ouvrage » de Tönnies, tout en donnant aux deux concepts du sociologue allemand une signification quelque peu différente : « Je vois le fondement de la *Gesellschaft* dans la coopération des hommes sous une réglementation externe ; et le fondement de la *Gemeinschaft* dans ce que l'individu est... le produit d'innombrables interactions entre lui-même et les autres individus unis en une communauté, et est donc, dans son caractère individuel, une manifestation du caractère collectif⁸ ». La *Schicksalsgemeinschaft* de Bauer partage donc avec la communauté selon Tönnies l'idée d'une organicité historique et d'une unité culturelle interne, enracinées dans une expérience commune.

La tentative de définir la nation uniquement par la langue (par exemple chez Karl Kautsky) relève, selon Bauer, d'une vision superficielle des faits nationaux, qui dissout la *communauté* dans la *société* : « L'opinion selon laquelle les diversités nationales ne sont pas autre chose que les diversités de langue repose sur la conception *individualiste-atomiste de la société*, à qui celle-ci apparaît uniquement comme la somme des individus unis de façon extérieure, c'est-à-dire par la langue⁹. »

De même, Otto Bauer refuse tout fétichisme du *territoire* : dans la mesure où il existe une communauté de culture, malgré la distance géographique, les individus peuvent appartenir à la même nation – par exemple, dans le cas d'un immigré qui reste, dans son nouveau pays, attaché à sa culture d'origine. Ce n'est que dans les cas où la communauté de sol est une condition pour la communauté de culture qu'elle est une condition à l'existence de la nation¹⁰.

Par son refus des critères figés et des définitions rigides, par son approche historique et culturelle *ouverte*, Otto Bauer est, dans le terrain de la théorie marxiste de la nation, *l'anti-Staline par excellence*. Son concept de la nation comme communauté de destin permet de rendre compte de l'identité nationale de communautés qui, par leur absence de territoire commun ou de langue distincte, échappent aux définitions et classifications abstraites : par exemple les juifs ou les Noirs américains. La mémoire collective des persécu-

tions, de l'exclusion ou des massacres, crée une communauté nationale de destin, et contribue ainsi, de façon décisive, à forger cette identité.

Ce qui manque au concept de nation chez Bauer, c'est peut-être la mise en perspective du rôle de l'*imaginaire* dans la constitution de la communauté de destin : si les nations sont, dans une large mesure, des *communautés imaginées* (Benedict Anderson), des *créations culturelles* (Eric Hobsbawm)¹¹, la *dimension subjective de l'identité nationale, la re-construction imaginaire du passé, la ré-interprétation toujours nouvelle de l'histoire, sont des éléments constitutifs de la communauté de destin, au même titre que les événements historiques « objectifs »*.

Analyste subtil et pluraliste des nationalités, Bauer n'était pas moins hostile au nationalisme, qu'il désignait par le terme « valorisation nationale » (« c'est-à-dire le fait que nous tenions pour bon ce qui est allemand, quoi qu'il en soit »), et qu'il considérait comme un instrument des classes dirigeantes et possédantes pour légitimer les institutions existantes. Il oppose à cette idéologie ce qu'il appelle l'*évaluation rationaliste*, qui se détermine en fonction d'un objectif ou d'un idéal suprême, représentée dans la culture allemande par des penseurs qui refusent le nationalisme : Herder, Lessing, Heine. Le mouvement ouvrier était à ses yeux à la fois porteur d'une grande tâche nationale (l'appropriation, par le peuple, de la culture nationale jusqu'ici réservée aux élites) et inspirée, dans toute sa théorie et sa pratique, par l'« évaluation rationaliste ». Il fait aussi l'éloge du *métissage culturel*, par exemple dans la pensée d'un Karl Marx, résultat de la condensation de l'histoire de quatre nations : juive, allemande, anglaise et française¹².

Bref, malgré sa conviction de la nécessaire différenciation nationale des mouvements socialistes, et sa proposition de marier la culture socialiste à la culture spécifique de chaque pays, il restait en dernière analyse un *internationaliste* : « Le socialisme international », écrivait-il dans la préface de 1924 à la ré-édition de son livre, « doit percevoir cette différenciation nationale des méthodes de lutte et de l'idéologie en son sein comme le résultat d'une croissance externe et interne ». Et il concluait avec cet appel : « Le devoir de l'Internationale peut et doit être, non de niveler les particularités nationales, mais de promouvoir, dans sa diversité nationale, l'unité internationale¹³ ».

À une époque de montée des nationalismes, des racismes, des xénophobies et des « purifications ethniques », il est utile de pouvoir revisiter une pensée qui reconnaît le rôle et l'importance capitale de la nation et de la culture nationale, mais qui refuse les dérives mystificatrices. L'actualité de Bauer résulte de son esprit profondément humaniste, digne héritier du rationalisme de Herder, Lessing, Heine et Marx.

- 1 Sur ce contexte historique, voir le remarquable livre de Claudie Weill, *L'Internationale et l'autre. Les relations inter-ethniques dans la II^e Internationale*, Paris, Arcantère, 1987.
- 2 C. Weill, « Introduction » à Otto Bauer, *La Question nationale et la social-démocratie*, EDI-Arcantère, Paris, 1987, p. 9.
- 3 Voir à ce sujet le brillant ouvrage d'Enzo Traverso, *Les Marxistes et la question juive*, Paris, La Brèche, 1990.
- 4 Otto Bauer, *La Question nationale et la social-démocratie (QNSD)*, vol. 1, pp. 149, 154, 155.
- 5 *Ibid.* pp. 47, 147-148. Ces trois noms, qui ne renvoient ici à aucune référence personnelle, étaient les plus typiques chez les juifs de Vienne au début du siècle...
- 6 *QNSD*, vol. 1, p. 160. J'ai corrigé la traduction d'après l'original : il s'agit de *Menschen*, êtres humains, et non « hommes » comme il figure dans l'édition française... Cf. Otto Bauer, *Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie*, Wien, Wiener Volksbuchhandlung, 1924, p. 135.
- 7 Georges Haupt, « Les marxistes face à la question nationale : l'histoire du problème », in G. Haupt, M. Löwy et C. Weill, *Les Marxistes et la question nationale 1848-1914*, Paris, Maspero, 1974, p. 48. Mon regretté ami Georges Haupt avait saisi, bien mieux que moi à cette époque, l'importance de l'apport d'Otto Bauer...

- 8 *QNSD*, vol. 1, p. 152. Voir à ce sujet le commentaire de Georges Haupt : « Pour lui la communauté se fonde sur une expérience intérieurement vécue en commun par les individus qui la composent, alors que la société repose sur des "normes externes". » G. Haupt, « Présentation » de Otto Bauer, « Remarques sur la question des nationalités », 1908, in *Pluriel*, n° 5, 1976, p. 44.
- 9 *QNSD*, vol. 1, p. 153.
- 10 *Ibid.*, pp. 157-158.
- 11 Voir le livre de Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 ainsi que le dernier ouvrage de Eric Hobsbawm, *Nations et Nationalisme depuis 1780. Programmes, mythe et réalité*, Paris, Gallimard, 1992.
- 12 *QNSD*, vol. 1, pp. 145, 171-173.
- 13 *QNSD*, vol. 1, p. 36.